

—Le collège, dit-il, tu vas être assez folle pour le mettre au collège ?

—Et pourquoi pas, M. Ronan ? Mathurin est déjà avancé dans le chiffre et dans l'écriture autant et peut-être plus que vous ne l'étiez à son âge.

—A son âge ! répéta le marchand avec énergie, à son âge ! Perds-tu tout à fait la tête, Faraude. A son âge je portais, douze heures par jour, une lourde balle sur mes épaules, et je prenais des leçons d'écriture et de calcul une fois par semaine, les vêpres chantées. Et crois-tu que parce qu'il aura plus d'instruction que moi, il sera à mon âge ce que je suis ? Nenni, ma fille, nenni.

—Sais-tu ce qu'il lui faudrait dans sa balle à ce garçon ? De la franchise, du courage, de la conscience et du cœur.

—Et c'est de tout cela qu'il est pauvre. La pauvreté on s'en moque à seize ans, quand on sait manger gaiement du pain sec et boire de l'eau claire. Mais quand on veut jouer au monsieur, avoir bonne table, bon gîte et le reste sans travail, quoique né sur les copeaux d'une lutte de sabotier, on ne reste toute sa vie qu'un propre à rien et un gueux.

—Ronan, passe-moi l'aune, s'écria Mme Ronan d'un air alarmé, car voici Mlle Maurette qui veut son lacet mesuré à l'ancienne mode.

—Et toi Faraude, ajouta-t-elle plus bas en se penchant vers sa servante, va-t-en bien vite au Cheval-Blanc pour l'amour de Dieu ; je n'ai jamais vu Jean-Louis si rouge. Donne-moi ton panier, je vais le mettre sous mon comptoir. Va-t-en bien vite finir tes affaires et sans nous en parler du tout. Tu es libre, après tout, de faire à ta tête.

Sur cet avis amicalement donné, Faraude passa son panier à sa maîtresse qui le fit disparaître dessous le comptoir, et elle sortit avec Mathurin, tout étourdie par la bordée d'énergiques reproches lancés par son maître ; mais enferrée néanmoins dans ses résistances, grâce au soupçon malheureusement exprimé par le maître de la Quenouille. Comme toutes les personnes qui ont gardé intact et incorruptible le trésor des vertus qui font la dignité de la vie, la pauvre Faraude ne pouvait souffrir qu'on y touchât. Ayant sucé la probité avec le lait, elle n'admettait pas non plus qu'on élevât le plus léger soupçon sur celle des membres de sa famille, et le coup, qui venait d'un maître aimé et respecté, lui était d'autant plus sensible.

CHAPITRE VIII

En temps ordinaire, le motif de querelle qui s'était élevé entre Faraude et son maître, se serait peu à peu évanoui dans le traintrain des habitudes cordiales, et de part et d'autre on aurait oublié qu'un dissentiment avait pu s'élever entre M. Ronan et sa fidèle servante.

Mais en cette occasion il n'en fut pas ainsi. Faraude avait été blessée au vif de l'amour-propre, et la disparition de son argenterie entretenait un regret mêlé d'humeur chez M. Ronan.

Et puis Mathurin était là comme une pomme de discorde. Tous les jours sa sœur et lui se rencontraient soit au Cheval-Blanc, soit dans la cour de la Quenouille, et ces entretiens étaient, selon l'expression populaire, de l'huile jetée sur le feu.

La semaine se passa en cette alternative de paix et de trouble, de bonne et de mauvaise humeur, et l'on arriva au samedi, jour auquel avaient été remises des résolutions de la plus haute importance pour Mathurin. Ce jour-là, en effet, l'hôtesse du Cheval-Blanc devait déclarer son dernier prix et une amie de Faraude devait accepter ou refuser de donner un lit gratuitement à Mathurin, dans un petit grenier qui lui était inutile.

Malheureusement aussi ce jour-là, la bonne Mme Ronan fut convoquée chez une parente qu'une attaque d'apoplexie mettait à la mort, et elle partit de grand matin en recommandant à Faraude de la remplacer dans la boutique, si Clémence ne suffisait pas à la vente.

Comme ce jour-là aussi, Faraude attendait les réponses que Mathurin devait lui porter, elle resta dans sa cuisine, se contentant de recommander à Clémence de l'appeler si besoin était.

Or, cette manière de faire ne manqua pas d'indisposer le marchand, qui était bien aise de voir Faraude sur le tabouret de Mme Ronan en son absence, ou occupée à servir les pratiques, laissant seulement à Clémence le soin d'écrire la vente sur le registre vert.

Ce jour-là, elle ne vint même pas demander si

l'on avait besoin d'elle, et elle resta dans la cuisine, prêtant l'oreille afin d'entendre le coup que frappait Mathurin à la porte de la cour pour annoncer son arrivée.

De temps en temps elle consultait le cadran du coucou, et elle ne s'expliquait pas son retard. Il était bien convenu entre eux qu'il ne se montrerait pas aux yeux de M. Ronan, et elle voyait la matinée s'avancer.

Pendant qu'elle était là toute inquiète et tressaillant au moindre bruit, Mathurin, bien tranquillement installé sur un banc, de l'autre côté de cette porte, semblait attendre quelqu'un de son côté.

Il examinait la façade blanche de la maison neuve à plusieurs étages, construit tout contre la vieille maison de la Quenouille, et plusieurs fois il s'était mis à siffler d'une manière particulière, comme pour appeler quelqu'un.

Bientôt ce quelqu'un se présenta sous l'uniforme d'un lignard qui avait la plus honnête physionomie du monde.

Mathurin et lui échangèrent une poignée de mains, et Mathurin demanda :

—As-tu parlé de l'affaire à sœur Marion, Guillaume ?

—Non, répondit le soldat avec l'accent de Saint-Cornély ; mais je l'ai pourtant causé comme elle venait chercher de l'eau au puits.

—Mais pourquoi ne lui as-tu rien dit de la place ?

—Dame, tu sais, Mathurin, comment j'ai été reçu, le jour où je lui ai dit par aventure, qu'elle gagnerait de gros gages en servant chez les officiers ! Elle m'a tout simplement demandé pourquoi je me mêlais d'affaires qui ne me regardaient pas.

—Mais alors, elle était toute coiffée de son vieux marchand, tandis que maintenant il y a de la brouille entre eux. Tu me disais que tes maîtres allaient avoir besoin d'une cuisinière.

—C'est fait, elle est renvoyée, c'est la cinquième depuis que nous sommes à St-Cornély, et pour l'instant c'est l'autre ordonnance du colonel qui fait la popote.

—C'est justement ce que j'attendais. Propose la place à Marion, Guillaume, et aujourd'hui même.

—Propose-la lui toi-même. Je sais que madame la prendrait tout de suite, vu les bons renseignements que je lui ai donnés sur elle.

—Mais moi, je ne peux pas, dit aigrement Mathurin, elle croirait que je veux la mener par le bout du nez. Et pourtant, si elle ne prend pas une bonne place comme celle-là, elle ne pourra pas payer ma pension au Cheval-Blanc. Jamais son gros Ronan n'augmentera assez ses gages pour cela.

—Je lui en dirais bien un mot, d'autant mieux que le régiment s'en va, et que ce sera tout de même bien embêtant de n'avoir plus personne à qui parler du pays.

—Ah ! cela me serait bien égal, dit Mathurin.

—Pas à moi, pas à moi.

—Eh bien ! Guillaume, va de l'avant. Tu ne risques rien, toi. Moi, si je lui disais un mot comme cela qui la méconter, elle m'enverrait faire des sabots, ce que je ne veux pas.

—Toi, tu n'aimes pas le pays, dit Guillaume d'un air de mépris. Moi je serais trop heureux d'avoir Faraude en service avec moi, parce que ce serait une payse. Elle me ferait de temps en temps de la bouillie de blé noir, et de la soupe à l'oignon à la mode de St-Cornély, et nous causerions des parents et des amis.

—Eh bien, veux-tu lui dire un mot de tes projets, ce matin ? Elle m'attend.

—Je veux bien, répondit le soldat d'un ton résigné.

—Allons, viens. Seulement laisse-moi amener les choses à ma manière, car avec elle il faut se défier.

Cela dit, Mathurin frappa les trois coups convenus à la porte, et bientôt il entendit la voix de Faraude qui disait :

—Eh bien ! tu t'es fait joliment attendre ce matin, faut croire que tu ne m'apportes pas de bonnes nouvelles.

Tout en parlant elle avait fait tourner la clef dans la serrure, et, poussant le battant de la porte, elle se trouva nez à nez avec le soldat que Mathurin avait poussé en avant.

—TIENS, VOUS VOILÀ ENSEMBLE, DIT-ELLE D'UN TON DE BONNE MEUR, je ne savais pas que tu connaissais Guillaume, Mathurin.

—C'est un gars du Courtil, repartit Mathurin, et la connaissance a été vite faite. Il m'avait même chargé d'une commission pour toi ; mais j'ai refusé

de la faire. Si tu ne restais pas à St-Cornély à présent que m'y voilà, j'en serais trop marri.

—Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Faraude, en regardant alternativement son frère et Guillaume.

—Cela veut dire que Mme la colonelle te fait proposer une place de cuisinière à trente francs par mois, répondit Mathurin ; mais moi je ne veux pas de ça, je ne veux pas rester seul à St-Cornély.

—Tu prends peur trop vite, Mathurin, j'espère bien finir mes jours où je les ai commencés. Est-ce que c'était de la part de votre dame, que vous veniez me parler, Guillaume ?

—Oui Marion, madame ne fait que dire comme ça : Qu'on me donne donc une cuisinière comme cette jolie fille blonde qui tire de l'eau du puits de la cour de la Quenouille.

—Et moi, dame, ça me va au cœur. Car il paraît que le régiment va prendre garnison à Paris, et je vais être bien dépaycé. Pour lors, j'ai dit : Si Faraude voulait gagner de l'argent, c'est là une occasion, car madame n'est pas méchante et laisse ses domestiques bien libres. Quand au colonel, c'est la crème des troupiers. Et comme ça je serais sûr de causer du pays et aussi d'avoir de temps en temps de la bouillie de blé noir, et de la vraie soupe à l'oignon.

—Guillaume, je vois bien où le bât vous blesse, dit Faraude en riant ; mais ce que vous contez là est impossible. Ce n'est pas, ajouta-t-elle avec un brusque hochement de tête, ce n'est pas que je n'aie rien à reprendre dans mes maîtres et qu'il n'y ait jamais eu quelques différents entre nous, mais c'est égal, nous n'en sommes pas là, dame, non.

—C'est bien dommage, c'est bien dommage, dit Guillaume.

Et, faisant le salut militaire, il s'en alla en se dandinant reprendre son poste dans l'antichambre du colonel.

—C'est un brave homme, que ce Guillaume, dit Faraude en attirant Mathurin sous le petit hangar où avaient lieu leurs conférences secrètes, et il y a bien longtemps qu'il me parle de la place du colonel, sans malice et pas dans la mauvaise intention de me soutirer de la mienne ; mais parce que cela lui serait bien agréable d'avoir une payse dans le régiment. Mais ce n'est pas de tout cela qu'il nous faut parler. As-tu été au collège ? As-tu la réponse du Cheval-Blanc ?

Pour toute réponse Mathurin tira de sa poche un calepin graisseux, l'ouvrit et se mit à lire très lentement une série d'articles que Faraude comptait sur ses doigts.

—Mais, dit-elle, interrompant tout à coup son opération mathématique, malgré qu'ils acceptent toutes mes propositions, cela fait que je ne pourrai pas m'en tirer à moins de trente francs par mois. Où est-ce que j'irai chercher cet argent ? c'est le double de ce que je gagne.

Mathurin répondit en prenant un air piteux et malheureux qui agissait toujours sur le bon cœur de Faraude.

—Dans quels chemins est-ce que je me suis engagé ? reprit-elle. On a bien raison de dire qu'il ne faut rien faire sans prendre conseil de plus sage que soi. Après tout, M. Ronan n'avait peut-être pas tort de me contrarier en cette affaire. Car enfin, écoute Mathurin, j'ai fait toutes ces dépenses dans l'intention de te voir porter l'aube et l'étole. Et maintenant que tu refuses de travailler pour le séminaire et que d'ailleurs on ne veut pas de toi, pourquoi veux-tu que je me mette sur la paille pour te donner une instruction qui, bien souvent, envoie les gens en enfer.

—Cette instruction-là me donnera une bonne place, dit Mathurin, qui se contenait pour écouter patiemment les raisonnements de sa sœur qu'il trouvait stupides.

—En es-tu sûr ? Quelqu'un t'en a-t-il donné l'assurance ?

—Mais oui, j'en suis sûr. Je ne vais plus perdre mon temps à étudier le latin, je vais me mettre au chiffre et l'année prochaine je ne serai plus à la charge de personne.

—C'est à savoir, dit Faraude qui paraissait cruellement embarrassée. Le plus sage serait de retourner chez ta mère, je te donnerais de quoi t'acheter des outils et même un beau hêtre, et tu ferais bien aller le commerce des sabots.

—Au diable les sabots ! dit Mathurin à bout de patience, je ne serai point sabotier sachant ce que je sais, et si tu me renvoies à la forêt, je ferai un mauvais coup.